

"Gustave n'est pas moderne", d'Armando Llamas

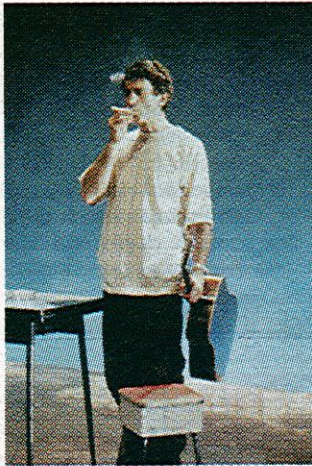
# Llamas n'est pas Flaubert

Avec *Bouvard et Pécuchet*, Gustave Flaubert a dit avoir voulu écrire une «encyclopédie de la bêtise humaine». Une bêtise imprégnée d'arrogance scientifique, incarnée par deux «cloportes» engagés sans relâche dans des expériences couvrant tous les champs du savoir.

Armando Llamas, auteur de *Gustave n'est pas moderne* (pièce inspirée du roman de Flaubert),

poursuivait à l'évidence un autre projet : celui de montrer moins la bêtise que le vide intellectuel et idéologique d'une époque, la nôtre.

Le résultat est mitigé. Le couple Bouvard-Pécuchet d'Armando Llamas, exilé comme Flaubert à la campagne, fonctionne sur l'opposition de deux types sociologiques qui sont aussi, ici, de véritables personnages : le premier est un néo-rural épris d'authenticité rustique; le second, un citadin incrottable et désabusé. Conversation rohmérienne sur les avantages et



P. VICTORSTILLIS

Résultat mitigé pour cette pièce, malgré d'excellents acteurs.

désagrèments de la nature, débats politiques, recettes de cuisine, expériences scientifiques : dans sa première moitié, la pièce évolue avec brio dans le registre de la joute verbale ou de l'expérience bricolo-physique en temps réel et elle prodigue un humour décalé et stimulant.

Elle sombre en revanche, par un curieux effet mimétique, dès que les personnages entrent en déliquescence. La fantaisie vire alors au n'importe quoi, la pré-

attention se fait jour à grand renfort de références culturelles pour «happy few».

Dommage pour la mise en scène inventive et riche en images fortes de Philippe Adrien, dommage aussi pour les deux acteurs Jacques Gamblin, Roger Mirmont, excellents malgré tout.

Pierre Dangély

*Gustave n'est pas moderne*, mise en scène de Philippe Adrien.

Jusqu'au 12 juin, au théâtre de la Colline (43 66 43 60)

28/04/94

«Les Géants de la Montagne» de Pirandello

# Un cauchemar plein d'actualité

«Les Géants de la montagne» appartiennent à la dernière veine de Pirandello, celle des «mythes». Loin du réalisme social de ses débuts, le dramaturge italien convoque les grandes forces élémentaires de l'univers et enrobe ses thèmes favoris (folie, dissociation de l'acteur et du personnage, théâtre dans le théâtre...) d'un curieux lyrisme spiritualiste.

La fable : une troupe de comédiens menés par leur étoile, Ilse (Maria Casarès), et voyageant pour représenter une pièce de... Pirandello, rencontre les occupants d'une ferme isolée dans la montagne, sur qui règne le magicien Cotrone (Philippe Clévenot). Cotrone leur propose de jouer devant les géants de la montagne, une race violente qui veut dominer le monde... La voilà donc, in-

extremis, la résonance politique : l'actualité de cauchemar de Pirandello (la pièce fut rédigée en 1936) n'est pas si éloignée de la nôtre. Malheureusement, tout semble fait pour renforcer l'obscur par l'obscur. Gesticulations, imprécations, brisures, la représentation évoque une variation sur le thème du pantin et son double, le double étant l'acteur, happé par son modèle mécanique. Résultat : qui n'est pas intime du texte ne comprend pas grand chose à cette fébrile agitation. Fâcheux élitisme. Sobel se revendique «passeur» de textes plutôt que plasticien. Ici, pourtant, ce sont les effets de magie scénique (lumières irréelles, jeu avec les mannequins,...) qui sauvent la représentation de l'ennui. Pierre Dangély Jusqu'au 10 avril, Genèvevilliers (47 93 26 30)

- 24 mars 1994

«François d'Assise» monté à Paris à l'occasion du centenaire de Joseph Delteil

# Il parle aux oiseaux, aux fourmis, aux épis de maïs

Qui lit aujourd'hui Joseph Delteil, cet «innocent» des lettres, paysan fêté par le Paris littéraire de l'entre-deux-guerres, proche des surréalistes, mystique à l'état brut qui exaltait «les vieux sentiments, la chair fraîche, le naïf bon sens, la sagesse, le cœur, les ruisseaux sur la mousse, le cosmos, le silence, tout ce qui est vierge, naturel, paléolithique»? Reconnaissance à Adel Hakim, metteur en scène formé avec Ariane Mnouchkine et John Straberg, et à Robert Bouvier, acteur athlétique et fin, de nous faire redécouvrir dans *François d'Assise* sa langue vigoureuse et fruitée, pétaradante et

pisse-dru, son univers de merveilleux rural sans mièvrerie ni passéisme douteux. Reconnaissance pour ce chant du monde sensuel et mystique qui nous venge des grandes odes cul-pincé.

Si le texte nous parvient ainsi, dans sa ferveur miraculeuse, c'est parce que le pari théâtral est tenu. Saint François d'Assise est ce garçon simple et pauvre qui parle aux oiseaux, aux fourmis, aux épis de maïs. Qui



SARTINGUERAND

Robert Bouvier, un saint François qui «ensainte».

s'enivre de vent, de tonnerre, de pluie. Comment faire sentir physiquement cela sur un plateau? Par des effets simples et pauvres - trois

lampions, une rangée d'épis qui surgit dans un grincement de manivelle - à l'efficacité multipliée par une mise en scène inventive et une performance d'acteur exceptionnelle. Tour à tour célébrant extatique de la Nature, malicieux, révolté contre la hiérarchie religieuse, saisi par la Passion du Christ, se-rein enfin face à la mort, Robert Bouvier est ce saint François rêvé par Delteil : pas un objet de piété, mais un saint qui «ensainte».

Pierre Dangély *François d'Assise*, de Joseph Delteil. Jusqu'au 2 mai, Centre culturel suisse, à Paris (42 71 38 38).